

parallèle à celle du Liban, dont elle est séparée par une large vallée découverte et sablonneuse, l'antique Cœlésyrie, appelée aujourd'hui *Bekâ'a*. Immédiatement au-dessous du col, le Liban s'abaisse brusquement, et, au-dessous de ses contre-forts arides, aux formes puissantes mais arrondies, aux teintes chaudes et ocreuses, l'œil s'arrête sur un large plateau boisé qui s'étend au S.-O. jusqu'au petit lac alpestre nommé *Birket-el-Yamounèh*. On descend par une pente très-roide, mais dont les guides exagèrent singulièrement les dangers, car le sentier est bon partout, sur (1 h. 10) un premier plateau où l'on remarquera quelques cèdres rabougris et au-dessus duquel on verra souvent planer des aigles. On rencontre un peu au-dessous (10 min.) une source abondante sortant d'une voûte de rochers, mais dont les eaux limpides et fraîches sont prises immédiatement par un aqueduc qui les distribue à tout le vallon. Cette fontaine, nommée *Ain-Ata*, a donné son nom à un pauvre hameau que l'on trouve un peu plus loin (15 min.) perché sur une muraille de rochers, à l'entrée d'un vallon verdoyant qui s'étend vers le S. jusqu'au *Birket-el-Yamounèh*. C'est un lieu favorable pour faire une halte (2 h. 55 des cèdres, 1 h. 35 du col). On traverse ensuite un plateau d'où l'on jouit, en se retournant, d'une belle vue sur les pentes raviniées du Liban, puis (30 min.) on recommence à descendre dans la direction de l'E. sur (25 min.) un grand plateau couvert de chênes verts, au delà duquel (45 min.) on redescend directement vers le S. par un vallon étroit qui (15 min.) tourne à l'E., auprès d'un puits profond et de deux mares. On aperçoit alors la plaine de la Cœlésyrie et l'on distingue déjà, au pied de l'Anti-Liban, les ruines de Ba'lbek; enfin (35 min.) on atteint la plaine et

Deïr el-Akhmar (2 h. 15 d'*Ain-Ata*), dernier village maronite du

Liban, aujourd'hui presque abandonné. On se dirige alors droit au S.-E. à travers la plaine, où les amateurs d'équitation peuvent se donner carrière. Les ruines de Ba'lbek, qui servent de point de direction, paraissent assez rapprochées; il ne faut pas cependant moins de trois heures pour les atteindre. La plaine de Bekâ'a, aux lignes larges et grandes, présente les plus beaux points de vue sur les deux chaînes de montagnes qui la dominent. Son sol gras et ocreux paraît susceptible d'une grande fertilité, s'il y avait la moindre culture; mais de Deïr el - Akhmar à Ba'lbek la plaine n'est qu'une vaste solitude, au milieu de laquelle se dresse (1 h.) une colonne isolée d'ordre corinthien, d'environ 20 mètr. de hauteur et de 1 mètr. 50 cent. de diamètre. Elle porte les traces d'une inscription effacée. On ne rencontre plus que (1 h. 30 min.) le hameau insignifiant de *Eyat*, avant d'atteindre (30 min.) Ba'lbek, où l'on entre en longeant les murailles de l'espèce d'acropole fortifiée où s'étaient les merveilleuses ruines d'Héliopolis.

BA'LBÈK OU HÉLIOPOLIS.

On loge dans le khân, où mieux chez l'évêque, « qui héberge les voyageurs, dit M. de Saulcy, comme un simple hôtelier. » Il est encore préférable de planter sa tente au milieu de la cour du grand temple, mais il est assez difficile de faire monter les bêtes de charge à travers les décombrés.

Histoire. — Les deux noms de **Ba'lbek** ou d'**Héliopolis**, dont le premier est syriaque, signifient également la *ville du soleil*. Le second fut imposé par les Séleucides et adopté par les Romains. L'histoire ne nous a transmis que peu de détails sur cette ville remarquable. L'époque de sa fondation est complètement inconnue. Une tradition du pays, qui ne repose sur aucune base solide, l'attribue à Salomon, comme Palmyrè.

Selon Macrobe, elle doit son origine à une colonie de prêtres de l'Égypte ou de l'Assyrie. Grâce à sa position entre Tyr et Palmyre et aux avantages qu'elle offrait comme entrepôt commercial, elle se développa rapidement et devint une des villes les plus importantes de la Syrie. Jules César la réduisit en colonie romaine; Antonin le Pieux répara et agrandit le grand temple, qui présente aussi deux inscriptions en l'honneur de Caracalla et de sa mère.

Sous les empereurs byzantins, le nom d'Héliopolis n'est guère cité que pour rappeler quelques-uns de ses martyrs et de ses évêques.

Si cette ville prospéra sous les Romains, elle eut, en revanche, à souffrir beaucoup sous la domination des Arabes et des Turcs. Ils transformèrent Héliopolis en carrière et détruisirent en grande partie le grand temple pour construire un affreux turbe sur la route de Damas et pour extraire les crampons de fer des colonnes. Un tremblement de terre en 1759, l'absence de tout commerce et les guerres continuelles entre les Turcs et les montagnards du Liban ont achevé la destruction d'Héliopolis. En 1751, elle comptait encore 5000 hab.

Etat actuel. — Ba'lbek n'est qu'une misérable bourgade d'une centaine de maisons, située vers le milieu de la plaine de la Cœlésyrie, et adossée au pied de l'antique Liban. Elle est entourée d'une vieille muraille crénelée de 3 kil. de circuit et flanquée de tours qui, du côté S.-O., présentent un aspect assez pittoresque. Un ruisseau, qui provient d'une source à l'E., arrose la ville, et s'échappe vers les ruines des grands temples, pour aller rejoindre le Leontès. On trouve encore en certains points de son cours des arcs de petits ponts antiques et de belles assises de pierre qui avaient servi à le canaliser. Des maisons insignifiantes reliées par des ruelles tor-

tueuses et fangueuses, un khân qui tombe en ruines, une mosquée également ruinée, avec quelques colonnes antiques au N. du village, voilà Ba'lbek moderne.

En revanche, les ruines gigantesques qui ont fait sa célébrité ont donné lieu aux descriptions les plus poétiques, où toutes les formules de l'admiration ont été prodiguées. Nous ne chercherons pas à les imiter; les ruines de Ba'lbek parlent assez haut pour qu'il soit inutile de réchauffer l'enthousiasme de celui qui les visitera. Notre rôle se bornera à en donner une description aussi claire, aussi méthodique, aussi complète que possible, et le voyageur qui voudra bien nous suivre pas à pas est sûr de ne rien omettre d'important.

Les antiquités de Ba'lbek sont contenues en majeure partie dans une enceinte entourée de hautes murailles, et que nous ne pouvons mieux faire que de comparer, pour sa disposition générale, à l'acropole d'Athènes, bien qu'elle n'occupe pas comme celle-ci le sommet d'une colline, mais qu'elle soit au contraire sur un sol plus bas que le village. Nous commencerons notre description par cette acropole et nous passerons ensuite en revue les autres antiquités disséminées autour de la ville. Aucune précaution n'est nécessaire pour faire cette exploration, si ce n'est de se munir d'une lanterne pour visiter les souterrains.

L'ACROPOLE.

L'acropole de Ba'lbek est située à l'O. du village, vers la plaine. On s'y rend en descendant le cours du ruisseau qui serpente entre les maisons, et laissant de côté le temple circulaire, sur lequel nous reviendrons par la suite, on se trouve sur une plate-forme, au pied de la façade orientale de l'acropole. Celle-ci forme une vaste enceinte de murailles orientée de l'E. à l'O., et présente, comme on peut s'en convaincre

en jetant les yeux sur le petit plan annexé à notre carte de Syrie, une assez grande analogie de disposition avec l'acropole d'Athènes : de larges propylées encore encombrées aujourd'hui par des constructions arabes; deux vastes cours, l'une hexagonale, l'autre rectangulaire, aboutissant aux ruines du grand temple du Soleil, à peu près comme les propylées d'Athènes conduisaient au Parthénon; puis, vers le S., le temple de Jupiter, placé à peu près comme l'Erechthéion, le tout entouré d'une enceinte de murailles que les Arabes ont convertie en forteresse par des constructions ultérieures, et entourée sur deux de ses faces d'un fossé aujourd'hui transformé en jardin. L'acropole de Ba'lbek n'a pas eu, comme celle d'Athènes, la bonne fortune d'être déblayée par le zèle intelligent de nos archéologues. L'escalier des propylées a disparu; l'entrée est bouchée par un mur formé de fragments rapportés, et il faut, pour pénétrer dans l'enceinte, en suivre le côté S. jusqu'à une large brèche ouverte à l'angle S.-O., derrière le temple de Jupiter. Il nous faut donc commencer notre description à rebours, pour suivre l'ordre dans lequel les objets se présentent au voyageur. Une fois dans l'enceinte, il lui sera facile, au moyen de notre plan, de se rendre parfaitement compte de la disposition générale de l'acropole.

Le Temple de Jupiter, que l'on appelle aussi le Petit Temple, malgré ses proportions gigantesques, est le premier édifice que nous rencontrons. Il domine de toute sa hauteur l'enceinte et le fossé du côté du S. C'était un temple péripète, orienté de l'E. à l'O., avec 15 colonnes de côté sur 8 de front (les colonnes d'angle deux fois comptées), en tout 42 colonnes à chapiteaux corinthiens, mais non cannelées. Le pronaos, du côté de l'E., contenait, de plus, sur un second rang, 6 colonnes cannelées, et sur un troisième,

2 colonnes également cannelées répondant aux autres qui terminaient les murs latéraux de la cella, en tout 46 colonnes. L'édifice entier mesurait 227 mètr. de longueur et 117 de largeur. La cella, qui subsiste encore entièrement, était du style corinthien le plus riche. Le diamètre des colonnes était de 1 mètr. 90; la hauteur totale, avec la base et le chapiteau, de 19 mètr. 81.

Voyons maintenant ce qui reste de cet admirable monument : la face latérale S., qui domine l'enceinte extérieure et le fossé, la première que l'on aperçoit en arrivant, est celle qui a le plus souffert. Il ne reste plus que quatre colonnes du péristyle; le reste a été renversé, et l'on admire leurs débris gigantesques au fond du fossé. Une colonne est pourtant restée obliquement appuyée contre le mur de la cella, dans une position précaire qui attire tout d'abord l'attention sur elle. On observera les bases massives des colonnes écroulées et les murs de la cella, remarquable par la puissance et la régularité de sa construction, ainsi que par la belle frise sculptée qui occupe la partie supérieure. La muraille de l'enceinte, qui forme de ce côté le soubassement du temple, est également remarquable par la régularité de sa construction et la grandeur des matériaux. Vers l'E. on aperçoit, derrière les colonnes frustes du péristyle, les colonnes cannelées du pronaos, sur lesquelles nous reviendrons tout à l'heure. Les colonnes conservées à l'angle S.-E. supportent encore une partie du plafond sculpté du péristyle, plafond que nous allons retrouver presque entier sur la place N.

Pénétrant alors dans l'acropole par l'angle S.-O., en escaladant d'énormes débris de colonnes, de frise et de corniche, on se trouve sur la façade O. du temple, c'est-à-dire sur la face postérieure de la cella. Cette façade présente encore deux colonnes entières

debout supportant une belle frise, et trois tronçons obliques et ébranlés.

On remarquera aussi, de ce côté, la belle construction du mur de la cella, ornée de deux pilastres corinthiens aux deux angles, et d'une belle frise, continuation de celle qui fait tout le tour du temple. « Rien de si parfait, dit Volney (*Etat politique de la Syrie*, chap. VIII), que la coupe de ces pierres; elles ne sont jointes par aucun ciment, et cependant la lame d'un couteau n'entre pas dans leurs interstices. » D'immenses tronçons monolithes des colonnes, des fragments énormes de l'architrave de la frise, de la corniche et du plafond sculpté du péristyle, gisent au pied du temple; sur un des fragments du plafond on reconnaît un buste de femme ou de déesse dont la figure a été mutilée. Un fragment de fût monolithe que nous avons mesuré n'avait pas moins de 6 mètr. 70 cent. de long sur 1 mètr. 78 cent. de diamètre. Le fût tout entier était formé de trois pièces jointes ensemble par une pièce de fer carrée fichée en creux dans leur centre et scellée avec du plomb. « Ces axes remplissent si bien leur objet, dit Volney (*loco citato*), que plusieurs colonnes ne se sont pas déjointes dans leur chute. » Ces fragments à terre sont si gigantesques qu'on a peine à se figurer qu'ils aient appartenu à la colonnade du temple. Il faut mesurer le diamètre des colonnes encore debout pour s'assurer qu'il est le même que celui de ces fragments : c'est une illusion qu'on retrouve assez souvent dans les ruines des grands édifices. Ce qui est triste à penser, c'est que ces colonnes n'ont pas toutes été renversées par les tremblements de terre; mais plusieurs l'ont été par la stupide avidité des Arabes, dans le but d'en extraire le fer ou le plomb qui avaient servi à les sceller. La colonne d'angle de la face O. est encore toute noircie par l'explo-

sion d'un fourneau de mine qu'un commandant turc inepte, Tadmour-Pacha, y a creusé il y a quelques années pour recueillir pour environ 25 fr. de plomb.

La façade N. est la mieux conservée; elle présente encore neuf colonnes debout, non cannelées, à chapiteaux corinthiens, supportant une frise et une corniche de la plus grande richesse. Le plafond qui reliait la colonnade à la Cella est encore presque entièrement conservé; il est admirablement sculpté, et divisé en caissons de forme alternativement losangique et hexagonale, contenant des figures en haut relief, qui toutes ont été mutilées. On y reconnaît cependant des têtes d'empereurs et de divinités.

Du côté de la face E. était le pronaos; il en reste deux colonnes cannelées, qui, avec les colonnes non cannelées du péristyle de la face S., soutiennent une belle frise, un fragment de plafond sculpté, semblable à celui de la face N., et une tour crénelée, élevée par les Arabes. A l'angle opposé, c'est-à-dire à l'angle N.-E. du pronaos, on voit encore debout une moitié de colonne cannelée. Entre les deux beaux pilastres qui formaient de ce côté l'extrémité des murailles de la cella, s'élève une muraille construite par les Arabes au moment où ils ont converti le temple en forteresse. Cette muraille, toute en blocs rapportés, masque complètement l'entrée du temple. Cependant sur la droite, et derrière d'énormes fragments de colonnes et de chapiteaux, on trouve une petite porte basse, ou plutôt un trou par lequel on pénètre presque en rampant. On se trouve alors dans la seconde partie du pronaos, à moitié comblée par de la terre et des blocs écroulés, et l'on est face à face avec la grande porte du temple. Cette porte, de forme rectangulaire, est d'un grandiose qui saisit; sa largeur est de 6 m. 25 c. Sa hauteur véri-

table ne peut être mesurée à cause des blocs de pierre dont les Arabes ont obstrué sa partie inférieure, mais elle devait être d'au moins 12 à 15 mètr. ; les montants qui la soutenaient sont monolithes. L'ornementation est d'ustyle corinthien le plus riche ; tout autour règne une bordure de 1 mètr. 20 cent. de large, remplie de fruits, de fleurs et de feuilles de vigne. La face antérieure du linteau forme une frise sculptée, avec des figures tenant à la main des raisins. L'énorme bloc, qui forme la clef de voûte, a glissé par suite du tremblement de terre de 1759¹ ; mais étant taillé en forme de coin, il s'est arrêté entre les deux gros blocs latéraux, et il est resté suspendu dans une position menaçante. Quelque inquiétude que l'on puisse en concevoir pour la solidité de la porte, on ne peut nier que cet accident ait ajouté beaucoup à son effet pittoresque. A la face inférieure de cette pierre suspendue, on voit un aigle, les ailes déployées, tenant dans ses serres un caducée, et dans son bec une guirlande de fleurs, qui s'étendait des deux côtés. Sur le bloc de gauche, elle est complètement effacée ; mais sur le bloc de droite elle est bien conservée, et l'extrémité en est soutenue par un génie ailé de la forme la plus gracieuse ; la figure et le corps ont été mutilés comme à coups de marteau, mais la silhouette en est encore parfaitement nette et pure ; la tête de l'aigle est aussi mutilée. Volney a remarqué que ce n'était point la figure de l'aigle romain, mais celle de l'aigle oriental, que

¹ On le voit encore en place sur les dessins de Wood et Dawkins, *Ruins of Balbek*, atlas in-folio, Londres, 1757. A l'époque où ces voyageurs ont visité Balbek (1731), le petit temple présentait encore 20 colonnes debout, et le grand temple 9. Volney en 1784 n'en a plus trouvé que 20 au petit temple (5 de plus qu'aujourd'hui) et 6 au grand. La pierre de la porte n'était descendue que de 22 centimètres ; aujourd'hui elle est descendue de près de 2 mètres.

l'on retrouve à Palmyre et qui était consacré au soleil.

L'intérieur du temple surprend par la grandeur de ses dimensions (49 mètr. de long sur 26 de large), la beauté de sa construction, la régularité des blocs qui forment la muraille, et surtout par la richesse de son ornementation. En effet, de chaque côté, on compte 7 colonnes engagées et 3 pilastres, tous cannelés et à chapiteaux corinthiens, surmontés d'une frise de guirlandes soutenues par des têtes de satire, de cheval, de taureau, etc. L'entrecolonnement est partagé en deux étages par une frise à mi-hauteur. L'étage inférieur présente des niches à voûtes cintrées, dont le cintre est formé d'un seul bloc, et l'étage supérieur d'autres niches surmontées d'un fronton triangulaire. Ces niches sont toutes richement ornées, mais presque tous leurs soutiens sont tombés. Tout ce luxe d'ornements n'est peut-être pas d'un goût très-pur, mais l'effet général en est magnifique. La hauteur du mur latéral était de 10 mètr. 23 cent. Le fond de la cella, à l'O., est beaucoup plus simple, et ne présente qu'une grande muraille, avec deux pilastres corinthiens et la continuation de la frise intérieure. Cette partie de la cella formait un sanctuaire séparé de la grande enceinte du naos par des colonnes et des arceaux dont on voit encore quelques restes du côté du S. C'est à ce sanctuaire que répondent les pilastres que nous avons mentionnés sur les faces latérales. Son niveau était plus élevé que celui du naos, et l'on trouve au-dessous des chambres voûtées où l'on descend par un escalier sur les parois duquel on lit une inscription coifique. Le milieu de l'enceinte est encombré de terre et de fragments magnifiques éboulés de la voûte ou de la frise, et qui masquent la base des colonnes engagées, surtout du côté N. On distingue encore

dans l'enceinte du naos les subsbassements de deux murailles parallèles à l'axe du temple, et partant des deux côtés de la grande porte, de manière à diviser cette partie de l'édifice en trois nefs.

Revenant à la porte d'entrée, nous signalerons de chaque côté deux gros pylônes à chapiteaux palmés, contenant des escaliers qui mènent sur le sommet du temple. L'escalier du N. est intact, mais on ne peut en trouver l'entrée. Du côté du S. on peut monter dans l'escalier ; mais il est si dégradé, qu'on ne peut atteindre le sommet.

Édifice arabe (Église). — En sortant du temple de Jupiter, on voit, en face de son pronaos, un bâtiment carré d'une construction massive, avec une porte élégamment sculptée à la manière arabe. En franchissant cette porte, on trouve un escalier à moitié éboulé, qui conduit à la partie inférieure de la tour. Un autre escalier, un peu moins délabré, conduit à la partie supérieure. Dans cet escalier, s'ouvre à droite une porte, qui mène dans une grande salle, divisée en quatre bras en forme de croix grecque, par quatre grandes ogives, au fond desquelles deux ogives plus petites circonscrivent des fenêtres étroites en forme de meurtrières. Au plafond on remarque une ouverture hexagonale. Cet édifice paraît avoir été une église chrétienne.

En sortant de ce bâtiment et se tournant vers le N., on voit la muraille extérieure de la cour rectangulaire, et à l'angle S.-O. de cette muraille, on trouve une porte carrée, aux trois quarts enterrée, qui est l'ouverture intérieure d'un des deux passages souterrains qui passent sous la cour rectangulaire, et que nous décrirons plus tard.

Cour rectangulaire.—On y pénètre en escaladant la muraille dont nous venons de parler. Cette cour, d'un niveau supérieur à celui du petit temple, mesure 134

mètres de long sur 113 de large. Elle est circonscrite au S. et au N. par des édifices très-richement ornés ; « ils forment, dit Volney, une espèce de galerie distribuée par chambres, dont on compte sept sur chacune des grandes ailes, savoir : deux en demi-cercle et cinq en carré long. » Les chambres semi-circulaires sont formées par de petits édifices composés de pilastres corinthiens et de deux étages de niches. Les chambres rectangulaires présentent des séries de niches richement ornées, qui devaient contenir des statues : les frontons subsistent encore, mais les colonnettes et les pilastres sont tombés. Aux angles S.-E. et N.-E. de la cour, on trouve encore d'autres chambres en retour sur la face E., qui appartenaient peut-être aux prêtres du grand temple. Au centre de la cour, on remarque une élévation de niveau, qui paraît le reste d'une esplanade portant un autel. Ce terrain est jonché de débris de colonnes en granit rouge, provenant sans doute des portiques latéraux. Au centre de la façade E. se trouve une grande porte flanquée de niches et de pilastres, par où l'on pénètre dans la cour hexagonale.

Cour hexagonale. — Cette cour formait un hexagone régulier de 60 mètr. de diamètre, encadrée par des constructions symétriques, dont il ne reste plus que les murailles et les dispositions générales. On reconnaît cependant qu'elle était circonscrite par des chambres analogues à celles de la cour rectangulaire, avec lesquelles elles communiquent d'ailleurs. Le côté S. est le mieux conservé : on distingue des traces de niches alternativement cintrées et à fronton. Elles ont perdu leurs colonnes, dont les fûts de granit rouge jonchent la terre ; mais le fond des niches est encore richement sculpté, et le haut est en forme de coquille. Au-dessus des niches règnent une frise et

très-régulièrement bâtie et formée de blocs de grandes dimensions. Vers le milieu, on remarque une grande porte oblitérée. A l'angle N.-E., on trouve une large brèche, par où l'on peut voir des chambres et des portes sculptées qui répondent à celles que nous avons décrites dans la cour rectangulaire.

L'angle en retour de cette cour qui regarde à l'E. présente l'autre porte du grand passage souterrain, porte large et élevée, surmontée de deux portes et de deux fenêtres sculptées plus petites.

Passages souterrains. — On pénètre facilement sous la voûte, qui surprend par sa belle construction, où l'on reconnaît l'appareil romain, et où M. de Sauley a pu lire quelques inscriptions latines. Le même voyageur a reconnu sous ces voûtes les traces d'une construction antérieure, remontant probablement à l'époque des murailles cyclopéennes mentionnées plus haut. La base des murailles est formée de matériaux gigantesques, et la voûte elle-même présente des parties qui, par la couleur de la pierre et la courbe des vousoirs, diffèrent de l'appareil romain des autres parties. Entrant sous la voûte du passage N., on trouve d'abord à gauche une porte qui s'ouvre dans une grande chambre carrée, puis une longue voûte transversale qui communique avec le souterrain du S., dans lequel on trouve aussi des portes bouchées. On peut, en escaladant une fenêtre en face de la voûte transversale, pénétrer dans une grande chambre décorée de niches sculptées. Rappelons que l'ouverture O. du souterrain du S. conduit dans l'intérieur de l'acropole.

Ressortant du souterrain du S. par sa porte E., on se retrouve au pied de la tour qui forme l'angle S.-E. de la cour rectangulaire, ornée extérieurement de pilastres, et en dehors de la cour hexagonale; on longe cette cour jusqu'à l'ailé

des propylées, qui fait saillie de ce côté, et qui est décorée en dehors de pilastres corinthiens et surmontée d'une tour crénelée arabe. — En revenant sur la façade E. des propylées, entre les deux pavillons carrés qui en forment les ailes, on reconnaît la place que devait occuper l'escalier et l'entrée principale de l'acropole. Les piédestaux signalés par M. de Sauley sont placés trop haut pour que, d'en bas, on puisse lire les inscriptions sans une échelle ou sans un télescope. Achevant le tour de l'enceinte vers le S., on reviendrait au temple de Jupiter.

AUTRES ANTIQUITÉS DE BA'LBÈK.

Temple circulaire. — Il est situé à l'E. et à environ 300 mètr. de l'acropole, et entouré de quelques maisons arabes. Ce temple n'était pas exactement circulaire, la porte du côté de l'O. formant un segment coupé sur la circonférence de la cella. La colonnade extérieure présente le même segment coupé. La porte principale était flanquée de deux colonnes corinthiennes, reliées par l'architrave avec les deux colonnes les plus extrêmes de la colonnade extérieure. La porte avait 4 à 5 mètr. de haut, elle était rectangulaire. La colonne de gauche est à peu près intacte, celle de droite est penchée et presque renversée; l'architrave et la frise de ce côté se sont écroulées. Il reste encore près des deux tiers de la cella, bien qu'elle soit écroulée du côté du S. A l'intérieur on distingue en bas une espèce de corniche ressemblant à un siège circulaire. A 4 mètr. de hauteur, règne une corniche sculptée, au-dessus de laquelle étaient cinq niches à frontons alternativement plein-cintre et triangulaires. Il en reste encore trois, dont deux à plein-cintre. Une partie du quatrième fronton existe encore. Entre les frontons et ces niches étaient des colonnettes, dont deux sont encore en place avec leur architrave, frise

et corniche. Les niches étaient surmontées d'une frise très-simple, et dont une partie même n'a pas été achevée, et d'une corniche très-riche d'ornementation. Au-dessus, une couronne de pierre en surplomb indique que le bâtiment était couvert d'une coupole.

Extérieurement la cella présentait quatre niches de style corinthien, formées d'une voûte cintrée soutenue par deux pilastres à palme: il reste trois de ces niches. Dans l'une est sculpté un aigle, dans les autres des espèces de coquilles. Les niches sont séparées l'une de l'autre par un pilastre corinthien qui répond à une des colonnes du péristyle. Au-dessus des niches règne une frise représentant des guirlandes sculptées; puis la corniche très-riche qui relie les colonnes du péristyle. Cette corniche ne forme pas une bande circulaire, comme aux temples de Vesta et de la Sibylle à Rome et à Tivoli, mais elle forme des arcs de cercle rentrants, avec une colonne à chaque brisure. Cette disposition présenterait certainement une grande élégance et ferait du temple de Ba'lbek un modèle unique, si la lourdeur de l'édifice et la profusion des ornements ne prétaient beaucoup à la critique. Il ne reste plus que quatre des cinq colonnes du péristyle. L'édifice perd de plus en plus son aplomb et menace d'une ruine assez prochaine. Il a été converti autrefois en église chrétienne.

A côté du temple circulaire, on voit une petite tour octogone arabe, espèce de mosquée, dans le pavement de laquelle a été enclavé un bénitier chrétien.

Murailles de la ville, Nécropole, etc. — Nous avons déjà mentionné le canal qui encaisse le ruisseau de Ba'lbek, et la muraille d'enceinte crénelée et flanquée de tours, qui s'élève sur la colline. La nécropole est construite en gros blocs empruntés aux ruines d'Héliopolis, au milieu desquels Burckhardt et M. de Sauley ont pu

lire plusieurs inscriptions intéressantes. (*Voyage autour de la mer Morte*, tome II, p. 613-617.) La nécropole, située au sommet de la colline, qui fait face à l'O., contient aussi beaucoup de fragments curieux. Toutes les roches sont percées de grottes sépulcrales, analogues à celles d'Abila. (V. p. 656.)

Sur le sommet de la colline, au S.-O. de la ville, est un immense chapiteau dorique, de 92 centim. de hauteur, avec des moulures assez compliquées; à 50 mètr. de là, gisent les tambours disjoints de la colonne qui portait ce chapiteau et de la base formée de deux dés superposés. Wood a vu la colonne encore debout en 1751. Le tout surmontait un caveau sépulcral, ouvert il y a quelques années par M. Montefiore; le chapiteau et la colonne sont creusés d'une rainure, qui servait peut-être, selon M. de Sauley, à conduire les eaux pluviales. Un peu plus loin est une vaste pierre, avec un écusson sculpté, un quadruple fronton, laquelle paraît avoir recouvert une tombe.

En sortant de Ba'lbek, vers le S.-O., on passe près d'un turbé ombragé d'un vieux cyprès, et l'on arrive (15 min.) aux **anciennes Carrières**, d'où ont été tirés les matériaux gigantesques de l'acropole. On trouve encore en place un des gros blocs monolithes de la muraille cyclopéenne, que les Arabes nomment *hadjer-el-kiblah* (la pierre du midi). Ses dimensions sont: largeur, 4 mètres 10 cent.; hauteur, 4 mètr. 50 cent.; longueur, 23 mètr. 42. Il est parfaitement taillé et attend depuis des siècles la puissance qui devait le transporter à l'enceinte de l'acropole. M. de Sauley a calculé qu'il avait 500 mètr. cubes, et que, vu la densité de la pierre, il devait représenter un poids de 1 million 500 000 kil., c'est-à-dire qu'il faudrait une machine de la force de 20 000 chevaux ou les efforts réunis de 40 000 hommes pour le mettre en mouvement. Nous n'avons aucune idée des moyens employés pour

transporter de pareilles masses; quels rouleaux pouvaient, sans s'écraser, être employés à les faire glisser? Les carrières s'étendent assez loin vers le S., au pied de l'Anti-Liban.

Enfin, dans la plaine au S.-O., à 40 min. sur la route de Zahléh, on trouve un petit édifice octogone, nommé *Koubbet-Douris* (la coupole de Douris). Il est formé de huit colonnes de granit supportant une architrave octogone grossièrement bâtie; ce ne sont que des blocs reposant horizontalement et sans ciment sur le sommet des colonnes: ce n'est pas là un temple antique, c'est quelque santon arabe bâti avec des matériaux anciens. Un sarcophage en pierre est placé tout debout entre deux des colonnes, sans doute pour servir de Mihrab.

ROUTE 111.

DE BA'LBEK A HOMS.

(19 h. ou 2 j. 1/2. — On couche à Lébouh et à Riblah.)

En quittant Ba'lbeq, on traverse un plateau stérile entrecoupé de ravins que dominent les derniers contre-forts de l'Anti-liban jusqu'à (1 h. 20).

Nahléh, village au milieu duquel sont des ruines d'un ancien temple, construit sur une plateforme en maçonnerie, dont deux rangs de pierres énormes forment la fondation. Une colline à l'E. du village porte les restes d'une ville primitive, et quelques tombeaux.

Après Nahléh, on traverse un ruisseau sur un pont de pierre d'une seule arche, on laisse à droite (1 h. 10) *Younin*, petit village à l'entrée d'une vallée profonde arrosée par une petite rivière. A l'O. on aperçoit Deir el-Akhmar, la colonne isolée au milieu de la plaine, et la chaîne du Liban (V. R. 110).

Continuant à cheminer sur un terrain montueux dont l'inclinaison générale est du N.-E. au S.-E., et laissant à gauche (1 h. 10)

le petit v. de Resm el-Hadid, on arrive (50 m.) au point de partage des eaux du Léontès et de l'Oronte. De ce point élevé la vue s'étend au loin sur les pentes orientales du Liban, et déjà, vers le N.-O., apparaît le monument d'Hermel, dont il sera question plus loin. On commence alors à descendre sur (1 h. 10) **Néba el-Lébouh**, belle fontaine auprès de laquelle se trouvent le misérable village du même nom et quelques ruines qui sont probablement celles d'un temple. Les historiens arabes mentionnent Lébouh comme une ville fortifiée. En 1170, un parti, commandé par le chef des hospitaliers, y fut taillé en pièces par les Turcs. Lébouh paraît être le *Libo* des anciens itinéraires.

Au delà de Lébouh, on laisse sur la droite (30 m.) le v. de Nébi-Othman pour gagner (20 m.) celui d'*El-Am*, qui possède plusieurs fontaines et quelques ruines sans intérêt. Le chemin nous conduit par un terrain fortement accidenté (20 min.) sur les bords d'un ravin profond, dans la gorge duquel se montre (50 min.) *El-Fikéh*, v. à la hauteur duquel il faut traverser le ravin pour en longer (20 m.) le côté N. où la route offre moins de difficultés, puis, inclinant légèrement au N.-E., atteindre (30 m.)

Er-Ras ou Ras-Ba'lbeq, où l'on observera les ruines de deux églises, l'une au milieu du v., l'autre au dehors, à l'O. Cette dernière mesurerait environ 30 mèt. de long sur 15 de large. Plus loin, sont encore quelques ruines complètement défigurées; on peut aussi reconnaître les restes d'un aqueduc. Selon Robinson, Ras-Ba'lbeq répond à la *Conna* des anciens itinéraires et au *Chonochora* mentionné dans les actes du Concile de Chalcédoine.

A partir de Ras-Ba'lbeq, le chemin le plus court se dirige tout droit sur Riblah; mais il convient de se détourner pour visiter (2 h. 40)

Deir-Mâr-Maron, où l'on trouve des sources (néba el-Aci) qui, réunies aux eaux venues de Lébouh, forment le fleuve Oronte (Nahr el-Aci). On y voit aussi une caverne nommée Megharet er-Rahib (caverne du Moine), qui servit, dit-on, de retraite à Maron, le père des Maronites. — De cet endroit on gagne (1 h.) le monument de

Kamou'at el-Hermel; il repose sur un piédestal de trois marches de basalte noire, et se compose de deux masses superposées, formant en quelque sorte deux étages, dont le premier est surmonté d'une corniche en guise d'ornement, et le second d'une pyramide. Dans le haut de la masse inférieure on distingue des sculptures représentant des scènes de chasse complètement défigurées. La destination de ce monument est tout à fait inconnue.

De Kamou'at, une route peu intéressante, qui traverse plusieurs cours d'eau, conduit à (2 h. 45)

Riblah, pauvre village de 40 à 50 maisons, ne possédant, en fait d'antiquités, qu'un monument quadrangulaire, qui passe, aux yeux des indigènes, pour une ancienne église. Riblah est évidemment la ville du même nom mentionnée dans l'ancien Testament.

De Riblah, on se dirige, en suivant le cours de l'Oronte, vers *Tell Nébi-Mindau*, situé dans un angle formé par l'Oronte et l'un de ses affluents de gauche. Des ruines informes et le texte des anciens itinéraires autorisent à placer dans cet endroit **Laodicea ad Libanum**, qui fut dans l'antiquité la capitale d'un district appelé la Laodicène. De cet endroit,

passant près du v. d'*Ardjoun*, et côtoyant toujours le bord de l'Oronte, on gagne les rives du lac Kédès (*Bohairat-Homs*) (V. p. 628) d'où, par les routes de Kefr Adi, Schaumeriyéh et Kocé, on atteint (4 h. 30 de Riblah) Homs (V. p. 627).

ROUTE 112.

DE BA'LBEK A BEYROUT.

(16 h. — On couche à Zahléh.)

En quittant Ba'lbeq, on s'avance au S.-O., vers le petit édifice circulaire (*Koubbet Douris*), décrit p. 652, que l'on dépasse (30 m.) pour traverser obliquement la large plaine de Beka'a, qui paraît de plus en plus riche et fertile, malgré le manque de bras et de culture. Le hameau de *Talyé* (2 h.) est le seul que l'on rencontre avant de franchir (1 h.) le *Leitani* (Leontès). Au hameau de *Temnin el-Tahhta* (50 m), on arrive au pied du Liban. A dr., sur la hauteur, à 3 kil. env. de la route, on aperçoit le v. de *Kacerneba*, où l'on peut visiter les ruines d'un temple. Un peu plus au S., au-dessus du v. de *Nihha*, se trouve un autre temple plus remarquable, appelé *Kala't el-Heussn*. Le v. de *Nihha* lui-même contient aussi des restes défigurés d'un temple. La route, depuis *Temnin el-Tahhta*, continue au pied de la montagne, jusqu'à (1 h. 15) *Nébi Nouhh*, ou *Kérak Nouhh* (le tombeau de Noé), édifice qui mesure 21 mèt. de long, et qui paraît un ancien aqueduc. Le v. de *Ma'allaka* (5 m.), bâti à l'entrée d'une belle vallée, et entouré de noyers et de peupliers, annonce la V. industrielle de (20 m.)

Zahléh (6 h. de Ba'lbeq. On loge chez l'évêque grec). C'est une V. nouvelle, bâtie en étage, sur les pentes rapides de deux coteaux séparés par un torrent qui débouche d'une gorge sauvage, encaissée entre de hauts rochers verticaux. « Un pont unique va d'un quartier à l'autre. Quelques maisons assez élégantes brillent entre

ROUTE 113.

DE BA'LBEK A DAMAS.

(17 à 18 h. — On couche à Zebdani ou à Souk Wadi-Barada. En allant de Damas à Ba'l'bek, on coucherait à Aïn-Fidjeh, et le second jour à Sourghaya, pour arriver le troisième à Ba'l'bek.)

la verdure des peupliers et des hautes vignes, au-dessus des chutes du fleuve. Celui-ci, après avoir traversé les maisons de la ville, qui sont groupées et suspendues de la manière la plus bizarre sur ses hautes rives, et pendantes sur son lit, va arroser des terres ou des prairies étroites où l'industrie des habitants distribue ses eaux en mille ruisseaux » (Lamartine.) La V. compte environ 8 à 10,000 hab., presque tous chrétiens, syriaques ou grecs, dont l'esprit turbulent et querelleur fait peu d'honneur à la foi qu'ils professent. Ils ont au moins le mérite d'être industriels et travailleurs. La ville est remplie de couvents, d'églises, de prêtres et de moines.

De Zahlèh, on commence à s'élever sur les contre-forts du Liban; on passe (1 h. 15) près du v. de *El-Djéhidé*, où l'on signale une ruine avec une inscription votive en latin. On continue à s'élever pour rejoindre (20 m.) la route de Damas, au-dessus du v. de Mekhsé. De là à Beyrouth (8 h.) (V. R. 115).

Une route, plus intéressante que celle des caravanes par ses beautés alpêtres, conduit de Zahlèh à Beyrouth, en rejoignant par les sommets du Liban la vallée du Nahr el-Kelb. On s'élève par les vignes au-dessus de Zahlèh (1 h. 45) sur un col compris entre le Djébel Sannin et le Djébel Kenicèh, d'où l'on découvre la mer. On descend vers une gorge profonde appelé le Wadi Tarchich, dont on longe quelque temps la rive droite, puis on chemine sur des hauteurs plantées de pins, qui séparent le Wadi Tarchich au S. du Wadi Biskinta au N. Les flancs de la montagne sont disposés en terrasses, et l'on y cultive la vigne et le mûrier. On gagne (3 h. 30) le v. de Mèroudj, puis (1 h.) *Bekfeya*, gros v. pittoresque suspendu au-dessus de la gorge du Nahr el-Kelb, où l'on voit les restes du palais d'un ancien émir du Liban. De *Bekfeya* à l'embouchure du Nahr el-Kelb, 2 h.; de là à Beyrouth, 2 h. 30. (V. R. 106.)

montagnés qui la dominent sont d'un beau caractère. La vallée devient bientôt plus aride (40 m.), on s'élève sur les pentes à droite, et bientôt (20 m.) on tourne vers le S. Une branche de la vallée se dirige vers le N. A ce point de bifurcation, on trouve un pont romain. La route romaine de Damas à Ba'l'bek, plus directe que la route actuelle, remontait la vallée du N., où coule la branche principale du Nahr Yahfoufèh, et croisait le Wadi Chabât, où l'on trouve encore de nombreux vestiges de l'ancienne voie.

Continuant notre route vers le S., nous passons (15 m.) à gué un petit affluent du Nahr Yahfoufèh, pour gagner (16 m.) le v. de

Sourghaya (5 h. de Ba'l'bek), situé dans un frais vallon. — Au delà de Sourghaya, on remonte un plateau en pente douce, large et bien cultivé, où l'on atteint (50 m.) la ligne de partage des eaux; au N., les eaux coulent vers le Nahr Yahfoufèh, le Leontès et la Méditerranée; au S., vers le Nahr Barada et les lacs situés à l'E., au delà de l'oasis de Damas. La route serpente sur un plateau coupé de petits ravins, avant de descendre (30 m.) par une pente assez roide dans un vallon verdoyant, arrosé par le ruisseau de Aïn Hawar, dont on suit le cours jusqu'à (45 m.)

Zebdani (2 h. de Sourghaya), gros v. bâti au pied de collines fertiles, et entouré de beaux arbres, qui rappellent la végétation de la France. *Zebdani*, élevé de 1067 mètr. au-dessus de la mer, contient une population d'environ 3000 hab., moitié chrétienne, moitié musulmane. Une tradition du pays place en ce lieu le tombeau d'Adam, et, sur les montagnes voisines, le point où s'arrêta l'arche de Noé. — On passe pendant quelque temps entre des enclos cultivés, pour déboucher (35 m.) dans une grande plaine labourée dans presque toute son étendue. Cette plaine, longue de 12 kil. sur

4 à 5 de large, est le point le plus central, et la vallée la plus riche et la plus pittoresque de l'Anti-Liban. Elle est dominée à l'O. par des montagnes d'environ 2000 mètr., aux pentes nues et escarpées. A l'E. se dresse à 2250 mètr. la sommité la plus haute de l'Anti-Liban, dont les contre-forts sont plus fertiles. C'est sur ses pentes, à plus de 300 mètr. au-dessus de *Zebdani*, que se trouve le gracieux village de *Bloudân*, tout entouré de vignes et de jardins, et où le consul d'Angleterre à Damas, la mission protestante et plusieurs négociants ont leur résidence d'été. Au S. on aperçoit le sommet neigeux du grand Hermon (Djébel ech-Cheikh). Le Nahr Barada, auquel Damas doit sa prospérité, prend naissance dans cette vallée, et descend d'un petit lac situé dans les montagnes de l'O., à 350 mètr. au-dessus de Damas.

On atteint (2 h.) l'extrémité de la plaine, où la vallée se resserre. En cet endroit, on peut voir les ruines de deux ponts romains, au-dessous desquels le Nahr Barada fait une chute de 6 mètres. La vallée tourne brusquement à l'E. et n'est bientôt plus qu'une gorge étroite. Le sentier serpente entre des roches poudreuses. Le paysage devient encore plus sévère et plus grandiose en approchant du (40 m.) *Djissr el-Barada*, d'où l'on gagne (10 m.)

Souk-Wadi-Barada (3 h. 25 de *Zebdani*), petit v. qui n'offre de curieux que sa construction en terrasses superposées au-dessus des profondeurs où mugit le Barada, et sa situation pittoresque dans une gorge dominée par de hautes murailles de rochers qui ne laissent entrevoir aucune issue. Ce village marque la position de l'antique *Abila*, qui, 40 ans avant J.-C., devint la capitale du petit Etat de *Lysanias*, fils de *Menæus*, roi de *Chalcis*; *Lysanias* fut assassiné par ordre de *Cléopâtre*. *Abila* fut successive-

ment gouvernée par Philippe le Tétrarque, Agrippa, et, en dernier lieu, par Hérode Agrippa. Plus tard elle fut le siège d'un évêché, et tomba, en 634, entre les mains des Sarrasins, qui s'en emparèrent par surprise au moment où se tenait la foire de la vallée du Barada (Souk Wadi Barada), nom qu'elle a conservé en mémoire de cet événement.

Dans le village même, on ne trouve que quelques pierres taillées, et quelques fragments de colonnes. Les ruines principales se trouvent sur la rive opposée. Pour les visiter, on remonte (10 m.) au pont de Barada *Djissr el-Barada*, puis on gravit la montagne en face en montant entre les rochers; parvenu en haut d'une paroi escarpée, on trouve les restes d'une ancienne voie romaine, arrêtée brusquement au bord du précipice, qu'elle paraît avoir franchi autrefois sur un viaduc dont on voit encore quelques traces disséminées sur le flanc de la montagne. Cette route s'étend sur une longueur d'environ 180 mèt. et sur une largeur d'environ 4 mèt. en quelques endroits; elle est creusée dans le roc à la profondeur de 5 à 6 mèt. On lit encore sur ces parois deux inscriptions latines, qui nous apprennent que la route fut réparée sous le règne de Marc-Aurèle. Immédiatement au-dessous de la route se trouve un aqueduc, tantôt à ciel ouvert, tantôt creusé en tunnel, qui se continue assez loin sur la pente de la montagne. On peut s'en servir comme d'un sentier pour aller visiter les grottes sépulcrales, qui se trouvent plus loin suspendues au-dessus du précipice. Ces tombeaux sont de simples chambres, qui étaient fermées par des portes en pierre, dont une a été retrouvée sur les bords du torrent. A l'intérieur elles présentent des niches en forme de fours pour recevoir des cercueils. Au-dessus de ces tombes, la paroi de la montagne est creusée de vastes

carrières, auxquelles on peut arriver par un chemin très-roide. Sur une colline élevée qui domine le village, se trouve un monument d'environ 10 mèt. de long, que les Musulmans révèrent sous le nom de *Kobr Habil* (le Tombeau d'Abel), légende qui repose vraisemblablement sur la ressemblance du nom d'Abel avec celui de l'antique Abila. Un peu plus loin vers le S., et sur le sommet de la colline, se trouvent les ruines d'un petit temple, dont il ne reste que quelques murailles renversées, les colonnes ayant roulé au bas de la montagne. Un peu plus à l'E., se trouve encore une grotte sépulcrale.

De Souk-Wadi-Barada, on suit la rive dr. de la rivière jusqu'au (30 m.) v. de *Kefr el-Awamid*, au-dessus duquel on remarque les ruines d'un ancien temple. De ce point, on peut en 3 h. 30 gagner Dammar par une route qui, s'éloignant du Nahr-Barada, s'élève à droite sur (20 m.) un plateau aride, au delà duquel (1 h.) elle croise (15 m.) un vallon secondaire pour redescendre (35 m.) dans un autre vallon plus verdoyant, qui rejoint (35 m.) la vallée du Nahr-Barada. En cet endroit la vallée est large, fraîche et plantée de beaux arbres; on franchit (20 m.) la rivière sur deux ponts en pierre, près desquels on voit un dukhan et une petite chapelle turque, et l'on atteint (10 m.) *Dammar*.

Mais le voyageur qui ne craindra pas d'allonger sa route d'une heure, devra, en dépit de tout ce que pourra objecter le drogman, franchir le Nahr-Barada à *Kefr el-Awamid*, et, par les v. de *Kefr ez-Zeit*, *Deir Mekkarin*, gagner (1 h. 20).

Aïn-Fidjeh (la fontaine de *Fidjeh*), localité très-favorable à un campement, près du village de même nom. Cette source, entourée d'arbres fruitiers et de beaux jardins en terrasses, est une des plus grandes et des plus remarquables de la Syrie; elle

fournit un large ruisseau qui, à 60 mèt. de là, se jette dans le Barada, dont il forme l'affluent principal. Au-dessus de la fontaine se trouvent une petite plate-forme en maçonnerie et les ruines d'un temple. De l'autre côté de la source, on remarque un édifice singulier de 12 mèt. de long sur 9 de large, construit de pierres massives et remontant à une haute antiquité, mais dont on ignore l'histoire et la destination.

De *Aïn-Fidjeh*, on gagne (5 m.) le v. de *Fidjeh*, pauvre hameau d'une trentaine de maisons, et traversant une petite prairie, on descend dans un vallon sauvage par un sentier taillé en corniche, au-dessus d'une gorge sauvage et profonde où gronde le Barada. Le sentier présente bien quelques mauvais pas, mais on en est dédommagé par les beautés pittoresques du paysage. Un peu avant d'atteindre le v. de *Bessima*, on remarque les restes d'un ancien aqueduc taillé dans le flanc du rocher, et dont la construction remonterait à *Zénobie*. Suivant une opinion fort peu croyable, cet aqueduc conduisait autrefois les eaux de *Aïn-Fidjeh* jusqu'à *Palmyre*.

Bessima est un v. perché sur un contre-fort à pic au-dessus du torrent. La paroi de rocher qui le domine à gauche présente plusieurs grottes sépulcrales. On continue au pied d'une muraille de rochers élevée de plus de 600 mèt. pour descendre (1 h.) entre des jardins en terrasse dans la plaine pierreuse de *Sahra*, au delà de laquelle (1 h.) on longe plusieurs collines crayeuses jusqu'à (45 m.)

Dammar, où l'on rejoint la route décrite ci-dessus près d'un joli khân, peint extérieurement de grandes raies tricolores, et couvert de dessins représentant grossièrement cet objet nouveau qui a tant frappé l'imagination des Arabes, le bateau à vapeur, avec ses roues et sa cheminée fumante.

Laissant de côté le v. insignifiant de *Dammar*, et montant sur une pente aride et poudreuse, au pied de laquelle le Barada va se perdre sur la droite entre des falaises élevées, on arrive (20 m.) sur une hauteur d'où l'on a une première vue de l'oasis de *Damas*. Mais ce n'est qu'après avoir franchi (20 m.) un passage étroit, creusé dans la roche crayeuse et dominé par un santan arabe en forme de coupole, que l'on voit se dérouler dans toute sa magnificence le panorama général de *Damas*, de son oasis et du désert qui l'entoure. Peu de villes au monde présentent un aspect plus féerique que cette grande cité, apparaissant tout à coup avec ses coupoles et ses minarets innombrables; le vaisseau immense de la grande mosquée domine les masses confuses de ses maisons en terrasses; de vastes jardins, de grandes prairies, de beaux massifs d'arbres entourent d'une ceinture de verdure cette ville inondée de lumière. Cette fraîche végétation fait un contraste merveilleux avec les teintes chaudes et rougeâtres du désert aride qui s'étend tout autour à perte de vue. Du point élevé où l'on est placé, on voit à gauche les sommets de l'Anti-Liban s'abaisser en collines arrondies vers l'E. pour aller mourir dans le désert de *Palmyre*: vers l'O., la chaîne s'élève au contraire jusqu'au sommet neigeux du grand *Hermon*; en face, au delà de la plaine de *Damas*, se dressent au-dessus l'un de l'autre le *Djébel el-Aswad* et le *Djébel Mâni'a*, et, au fond du tableau, les cimes bleues du *Djébel-Hauran*. Plus à l'E., se dressent les collines coniques du *Telloul*, qui se détachent sur la grande ligne formée par l'horizon de la plaine.

On descend alors par un sentier escarpé le faubourg de *Salahiyeh*, dont les murailles présentent un grand nombre de tombeaux, avec de gracieuses coupoles mauresques, qui malheureusement tom-